



---

## Mémoires d'un touriste : Stendhal, voyageur et historien ?

Mémoires d'un touriste: *Stendhal? Traveller or Historian?*

Sylvain Venayre

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/890>  
ISSN : 1969-6434

### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

### Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-006-8  
ISSN : 0151-1874

### Référence électronique

Sylvain Venayre, « *Mémoires d'un touriste : Stendhal, voyageur et historien ?* », *Recherches & Travaux* [En ligne], 90 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/890>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Recherches & Travaux

---

# Mémoires d'un touriste : Stendhal, voyageur et historien ?

Mémoires d'un touriste: *Stendhal? Traveller or Historian?*

Sylvain Venayre

---

- 1 Publié en 1838, le texte des *Mémoires d'un touriste* se présente comme le journal d'un voyage en France, dont le narrateur prétend n'avoir édité qu'une petite moitié<sup>1</sup>. Ce narrateur ne donne pas son nom. Il dit avoir fait des études jusqu'à l'âge de seize ans avant d'entrer dans un bureau des douanes. C'est un homme engagé du côté libéral, qui aurait été brusquement affecté à la Martinique après avoir chanté une chanson de Béranger. À la Martinique, il aurait vécu une vie infiniment plaisante, jusqu'à ce qu'une inflammation du cerveau l'ait contraint à rentrer en France. Là, il se serait marié à la fille d'un riche marchand de fer, lequel marchand l'a ensuite associé à son commerce. Puis sa femme est morte et il est resté pendant douze ans à travailler dans le commerce de son beau-père (comme il l'écrit, « j'ai perdu ma femme et suis resté dans les fers », *MT*, p. 50). En cette année 1837 où se passe le voyage, c'est un homme qui a fait fortune et qui compte maintenant, dès qu'il le pourra, « retourner à la Martinique, non plus pour y gagner ma vie, dit-il, mais pour en jouir » (*ibid.*). En attendant, il a décidé de voyager :

En ma qualité de commis marchand, je courais chaque année la France, l'Allemagne ou l'Italie ; mais je travaillais en conscience à ma partie, je n'osais presque lever les yeux. Cette année, tout en faisant mes affaires, je me suis permis de doubler mes séjours à Lyon, Genève, Marseille, Bordeaux, et j'ai regardé autour de moi. (*ibid.*)

- 2 À plusieurs reprises, le narrateur revient sur cette situation originale de voyageur se déplaçant d'abord « pour son plaisir » (*MT*, p. 334). C'est même ce qui justifie le titre de l'ouvrage, le mot assez nouveau de *touriste*, récemment importé de l'anglais, désignant précisément les voyageurs qui ne recherchent dans leurs voyages que leur propre jouissance face au spectacle du monde. Les études sur les *Mémoires d'un touriste* ont d'ailleurs le plus souvent insisté sur cette spécificité du texte, qui a fait de Stendhal le premier « touriste » de la littérature française.

- 3 Il est également possible, mais pas nécessairement souhaitable, de faire des *Mémoires d'un touriste* non seulement le livre d'un voyageur, mais aussi celui d'un historien. Pour tout un ensemble de raisons, les lecteurs de 1838 auraient pu lire le livre de Stendhal, si ce livre les avait intéressés, ce qui n'a pas vraiment été le cas, comme le livre d'un historien. Et pour tout un autre ensemble de raisons, il est sans doute préférable qu'ils ne l'aient pas fait.

## Les historiens dans les *Mémoires d'un touriste*

- 4 Commençons par établir la place occupée par les historiens dans les *Mémoires d'un touriste*. Et rappelons d'emblée qu'il n'était pas si évident, en 1838, de définir un historien<sup>2</sup>. Certes, l'histoire, c'est-à-dire la discipline historique, était omniprésente. La monarchie de Juillet, contestée à droite par la tradition et à gauche par les idées, prétendait tenir sa légitimité de l'histoire. On se convainquait que 1830 avait donné le fin mot de l'histoire de France en confirmant 1789. Comme Edgar Quinet devait l'écrire plus tard avec une belle ironie, le gouvernement représentatif était la consommation de l'histoire de France<sup>3</sup>. La discipline historique était appelée en renfort de la monarchie du roi des Français. Une partie essentielle du personnel politique de Louis-Philippe I<sup>er</sup> avait écrit des livres d'histoire : Thiers, Guizot, Barante, pour ne citer qu'eux. L'histoire de France passionnait l'opinion. Chateaubriand publiait des *Études historiques* en 1831 ; Augustin Thierry commençait à faire paraître les *Récits des temps mérovingiens* en 1833, l'année même où Henri Martin publiait sa première *Histoire de France* et où Jules Michelet s'engageait dans un travail sur la même question, qui allait l'occuper sa vie entière.
- 5 Le régime tâchait d'instituer des lieux où regrouper les historiens. En 1832, l'Académie des sciences morales et politiques refondée accueillait Thiers, Guizot, Daunou, Mignet, bientôt Amédée Thierry et Michelet — mais aussi Tocqueville ou William Edwards. On rétablissait en province les facultés des lettres et dans chacune d'elles on créait une chaire d'histoire. Guizot soutenait la Société française d'archéologie, créée par Arcisse de Caumont en 1830 ; il fondait la Société d'histoire de France en 1833 et le grand recueil des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France* en 1835. Cette même année 1837 où le touriste entreprenait son voyage, on organisait la Commission des monuments historiques, où s'illustrait Prosper Mérimée, et on inaugurait, au château de Versailles, la fameuse galerie des batailles de l'histoire de France.
- 6 Cet effort institutionnel était pourtant contrarié par la difficulté à définir précisément le métier d'historien. L'« école » libérale qu'avaient voulu fonder Augustin Thierry et Guizot ne reposait pas du tout sur la maîtrise des méthodes de la discipline, lentement élaborées depuis, au moins, le xvii<sup>e</sup> siècle. Le vieux Daunou, ancien oratorien, formé très tôt aux règles de l'érudition monastique, reprochait d'ailleurs leur ignorance à ces jeunes gens venus à l'histoire par pure passion politique. De plus, la découverte des philosophies de l'histoire, celles de Vico, de Herder, de Hegel, brouillait la frontière entre les disciplines. Rappelons qu'en 1829, lorsqu'une réorganisation de l'École normale conduisit Jules Michelet à choisir entre le cours de philosophie et le cours d'histoire, celui-ci choisit de ne conserver que le cours de philosophie (et c'est le refus du ministère d'entériner ce choix qui le conduisit à assumer finalement le cours d'histoire<sup>4</sup>). Enfin, s'il fallait un dernier exemple pour montrer la difficulté à définir ce qu'était alors un historien, ce serait celui d'Henri Martin. Son *Histoire de France*,

recommencée à partir de 1837, allait devenir un monument libéral et républicain. Mais le jeune homme qui s'engageait dans ce travail n'avait, après de modestes études de droit, aucune compétence particulière pour mener à bien un pareil projet. De façon générale, on pourrait dire que, dans les années 1830, l'histoire était partout et les historiens nulle part. Chateaubriand, Daunou, les frères Thierry, Guizot, Thiers, Martin, Michelet peuvent difficilement être rassemblés sous la seule étiquette d'*historiens*, leurs expériences et leurs compétences étant toutes très différentes. Une seule chose est sûre à propos des *Mémoires d'un touriste* : s'il ne s'agit pas d'un livre d'histoire, ce n'est pas parce que Stendhal ne pouvait pas être considéré comme un historien.

- 7 D'ailleurs, le narrateur des *Mémoires d'un touriste* participe de cette passion pour l'histoire de France. À Tours, par exemple, il est le plus gai des hommes en « coupant le bel exemplaire de Grégoire de Tours que vient de publier la Société de l'histoire de France » (MT, p. 205), société qui avait donc à peine cinq ans. À la Grande-Chartreuse, il s'amuse d'un pédant qui défigure « les noms convenus des vieux personnages auxquels nous sommes accoutumés : il ne dit pas Clovis, mais Hlod-Wig ; Mérovée, mais Mere-Wig, ce qui a l'avantage d'amener une dissertation à chaque nom » (MT, p. 406). Derrière ce pédant, il faut bien sûr deviner l'influence d'Augustin Thierry, dont les *Récits des temps mérovingiens* avaient mis à la mode ces changements d'orthographe des noms anciens.
- 8 Le touriste suit donc l'actualité de l'historiographie. Pourtant, il ne nomme jamais les historiens de son temps. Jules Michelet, Henri Martin, Augustin Thierry même ne sont pas cités. Guizot et Thiers ne le sont qu'en tant qu'hommes publics, et pas pour leurs livres d'histoire<sup>5</sup>. Chateaubriand n'est mentionné que parce que le touriste s'amuse de ses « phrases à effet » (MT, p. 164) et pas pour les vues bizarres de ses *Études historiques*.
- 9 Non seulement les noms d'historiens n'apparaissent pas, mais la figure de l'historien, lorsqu'elle est évoquée, semble profondément méprisée par le touriste. À Erdeven, celui-ci juge que les explications savantes relatives à l'existence des monuments druidiques sont aussi absurdes que les légendes colportées par les paysans (MT, p. 289). Il professe par ailleurs un mépris « violent [...] pour la logique des savants venus après le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup> » et il préfère citer longuement le texte original de César, plutôt que des considérations postérieures. On le voit également très agacé devant les interprétations historiques concernant l'église d'Ainay à Lyon :
 

Chaque savant se moque de celui qui l'a précédé, et dit le contraire ; et ainsi de suite jusqu'à la fin du monde, ou des académies. Je conseille au lecteur de ne croire que ce qu'il voit, le fait matériel ; tout le reste change tous les trente ans, suivant la mode qui règne dans la science. (MT, p. 205)
- 10 Le plus souvent, le touriste se moque moins des historiens que des savants, même si ces savants sont bien souvent nourris de science historique. S'il fallait une seule citation pour illustrer cela, ce serait peut-être la suivante :
 

Il y a des hommes qui aiment à méditer sur les conclusions morales qu'ils ont tirées d'un fait, mais ils ont le malheur de ne garder aucun souvenir des chiffres, ni des noms propres.  
Ces gens-là sont sujets à être arrêtés tout court au milieu d'une discussion animée par un sot qui sait une date. (MT, p. 54)
- 11 Un sot qui sait une date : ce pourrait être une définition particulièrement narquoise de l'historien. Toutefois, il n'est pas sûr que la formule nous renseigne vraiment sur l'opinion que Stendhal se faisait des historiens de son temps. En l'occurrence, Stendhal est sans doute d'abord tributaire du genre auquel appartiennent les *Mémoires d'un*

*touriste*, c'est-à-dire le genre du récit de voyage, en mutation rapide depuis, au moins, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*<sup>7</sup>. Rappelons que, trois ans plus tôt, en 1835, le *Voyage en Orient* de Lamartine et le *Voyage en Suisse* d'Alexandre Dumas avaient fait triompher ce motif de l'impression, que de nombreux auteurs, à commencer par Stendhal lui-même, avaient acclimaté au genre du récit de voyage. Contemporains des *Mémoires d'un touriste*, George Sand ou Théophile Gautier exprimaient également leur mépris pour les voyageurs uniquement préoccupés de connaissances historiques. Les fameux « camps de César » (MT, p. 293) dont parle le touriste suscitaient leurs sarcasmes. En réalité, en refusant au savoir des historiens toute dignité particulière, les auteurs de récits de voyages conféraient à leurs livres un statut ambigu, à la frontière de ce qu'on nommait de plus en plus précisément la littérature. C'est bien ainsi qu'il faut comprendre les multiples notations du touriste selon lesquelles « le présent voyage n'a aucune prétention à la statistique et à la science » (MT, p. 238), ou encore : « ceci n'est pas un livre d'exactitude. » (MT, p. 394.)

- 12 Cela dit, on ne peut pas résumer le mépris du touriste pour les historiens à cette seule stratégie d'auteur. Les attaques de Stendhal sont parfois beaucoup plus précises. Ainsi, lisant Grégoire de Tours (et le lisant donc dans la belle édition de la toute nouvelle Société d'histoire de France voulue par Guizot), il s'exclame : « Quel contraste avec nos historiens alambiqués, qui prétendent à des vues nouvelles et de génie, et que tout le monde sait vendus à l'espoir d'une place à l'Académie, ou d'un avantage d'argent ! » (MT, p. 206.) Laissons de côté le mépris pour les académies, qui s'inscrit logiquement dans la pente littéraire prise par le récit de voyage. Que penser en revanche de ces « vues nouvelles et de génie » auxquelles prétendent « nos historiens alambiqués » ? Il est difficile de savoir qui est visé exactement par le touriste. Mais il est certain que Stendhal ne critique pas ici les savants en général, ni même cette variété de savants que pouvaient être les historiens, mais bien les débats historiographiques qui animaient les années 1830.

## Les historiens et le voyage

- 13 Pour comprendre ces débats, et l'importance qu'ils pouvaient avoir pour le touriste, il nous faut opérer un détour par le voyage ou, plutôt, par le rapport que, dans les années 1830, les historiens entretenaient avec les pratiques et les représentations du voyage.
- 14 Le voyage d'étude jouissait alors d'une grande considération. Au moment des *Mémoires d'un touriste*, le plus célèbre de ces voyages était peut-être celui que le jeune Alexis de Tocqueville avait entrepris aux Etats-Unis d'Amérique, voyage dont le résultat fut un premier livre publié en 1835, que le touriste place à l'égal de ceux de Bayle et de Montesquieu (MT, p. 37). Quelques années plus tard, Astolphe de Custine fera paraître à son tour un livre de ce genre qui le fera passer, pendant quelques années, pour le Tocqueville de la Russie. Or de tels voyages valaient précisément en ce qu'ils tâchaient de saisir le mouvement historique des sociétés étudiées. De la même façon, le touriste affirme à plusieurs reprises que son propre voyage a pour objectif de fixer les traits de la société française avant qu'ils ne s'évanouissent. « Voilà le pourquoi de ce journal, écrit-il ; c'est parce que la France change vite que j'ai osé l'écrire. » (MT, p. 144.) À son époque, cela n'était pas très original, l'anthropologie était en train de se fonder sur de telles bases et d'ailleurs, n'en déplaise à Stendhal, Chateaubriand l'avait déjà dit, en

fidélité à une certaine tradition qu'on faisait remonter à Hérodote : le voyageur est « une espèce d'historien<sup>8</sup> ».

- 15 C'était d'autant plus vrai que les années 1830 voyaient triompher le grand mouvement de collecte des monuments et des documents de l'histoire de France à travers tout le territoire. Les voyages de Mérimée inspectant les monuments historiques en témoignent tout autant que ceux de Michelet, chef de la section historique aux Archives du royaume depuis 1830, et recensant les différents fonds d'archives de France. Ces deux modèles se retrouvent d'ailleurs dans le voyage du touriste, lequel débat avec Mérimée lui-même sur le bateau à vapeur de Chalon à Lyon, à propos du style de l'abbaye Saint-Philibert. Pour le touriste, c'est le seul moyen de connaître vraiment les monuments du passé. Les deux grossiers « savants » en archéologie gothique qu'il rencontre à la bibliothèque de Rouen incarnent exactement ce qu'il ne faut pas faire (MT, p. 345), de même que le « savant » Millin qui, dit-il, « parlant de Beaucaire, a décrit avec beaucoup de détails une église détruite dix ans avant son passage » (MT, p. 352). Arcisse de Caumont n'est pas épargné. Le touriste, qui a lu l'*Histoire de l'art gothique* de l'antiquaire normand, estime qu'« on voit que M. de Caumont n'a pas voyagé, et les auteurs anglais qu'il suit ne connaissent pas le Midi de la France » (MT, p. 225). Pour le touriste, il est impossible d'étudier les styles architecturaux, tout spécialement ceux antérieurs à « la Renaissance de 1500 », sans aller les observer soi-même.
- 16 Il faut en dire autant des archives. À propos de l'histoire de Gilles de Retz, le touriste aimerait pouvoir obtenir la communication d'un des manuscrits du procès. Il en existe, assure-t-il, huit à la Bibliothèque royale de Paris et un neuvième au château de Nantes. Mais, hélas, dit-il, « je n'ai point assez de crédit pour cela » (MT, p. 263-264) (et ceci pourrait d'ailleurs être une définition de l'historien qu'il n'est pas, au moment où Michelet publie les premiers volumes d'une *Histoire de France* fondée en partie sur les archives auxquelles il a eu accès, justement grâce à son « crédit »). Une seule fois, le touriste bénéficie d'une telle opportunité. À Lyon, on lui « a prêté par grâce spéciale un manuscrit de deux cents pages d'une petite écriture très fine ; c'est une histoire jour par jour et fort détaillée des deux émeutes. Un jour elle paraîtra, tout ce qu'il est permis d'en dire, c'est qu'elle contredit à peu près tout ce qui a été publié jusqu'ici » (MT, p. 122.) C'est aussi la vertu du voyage de l'historien, que de découvrir des documents inédits. En tout cas, on ne saurait opposer en 1838 le travail sédentaire d'un historien enfermé dans des fonds d'archives et des bibliothèques, et l'activité du voyageur. Ainsi qu'en témoigne Michelet, historien et grand voyageur à travers la France entière, les deux étaient liés.
- 17 Ce n'est pas tout. Le voyage était d'autant plus nécessaire aux historiens des années 1830 que, pour un grand nombre d'entre eux, ils se réclamaient de ce même libéralisme qui anime aussi le touriste. En l'occurrence, deux systèmes de représentations s'additionnaient.
- 18 Selon le premier, le voyage signifiait la liberté, et ce d'une façon bien précise : la liberté politique<sup>9</sup>. On assurait que les grandes époques de la civilisation avaient été aussi celles des grandes routes. On rappelait que les temps féodaux avaient été ceux des obstacles. Les seigneurs locaux devaient leur pouvoir à leur isolement. La route servait donc plus que la seule cause du progrès : elle était aussi au service de la liberté. Au fond, elle s'apparentait à la révolution. L'étymologie venait à la rescousse : la route était la *via rupta*, la rupture — une rupture qui n'était maintenant plus seulement celle de l'espace,

mais aussi celle du temps. Au lendemain des Trois Glorieuses, dit Balzac, les chevaux rétifs de l'attelage des diligences étaient surnommés « Polignac », du nom de ce ministre de Charles X dont la politique réactionnaire était rendue responsable de la révolution de 1830. Le voyage, la circulation, la vitesse s'opposaient ainsi à une réaction qui était un phénomène tout autant politique que mécanique. Le touriste est parfaitement en accord avec cet ensemble de représentations. Il consacre d'ailleurs un petit développement à l'histoire des routes en France depuis Henri IV, soulignant que les meilleures routes se trouvent en Flandre : « on sait qu'à la fin du Moyen Âge la liberté sembla un instant vouloir s'établir en Flandre. Aussitôt elle produisit ses miracles. » (MT, p. 146.) C'est-à-dire des routes.

- 19 À cela s'ajoutait un second ensemble de représentations. Depuis les années 1820, les libéraux défendaient vigoureusement la pratique du voyage en France. Contre une monarchie absolue dont ils rappelaient qu'elle était celle de la sédentarité à la Cour de Versailles, ils célébraient l'itinérance à travers le territoire national. Contre ceux qui voulaient encore croire que le pouvoir s'incarnait dans le corps unique du roi — ce corps que Charles X fit sacrer — ils préféraient montrer la diversité du corps de la France. C'est bien le sens du récit intitulé *Les Pyrénées et le Midi de la France pendant les mois de novembre et de décembre 1822*, que le jeune avocat libéral Adolphe Thiers avait fait paraître en 1823. Le *Tableau de la France*, que Jules Michelet plaça en 1834 au début du second livre de son *Histoire de France*, correspondait aussi à cette idéologie. En se fondant sur sa propre expérience de voyageur, l'historien y décrivait le visage de la nation.
- 20 On pourrait s'amuser à comparer les principes qui guident le *Tableau de la France* de Michelet et ceux des *Mémoires d'un touriste* — et particulièrement ce moment où, à Langres, le touriste décrit les « sept ou huit divisions » de la France, « qui ne se ressemblent pas du tout au fond », dit-il. À la rigueur de l'exposé de Michelet, cette rigueur dont Paule Petitier a bien montré qu'elle relevait du modèle de l'organogénèse<sup>10</sup>, on pourrait opposer la désinvolture du touriste qui, lui, hésite entre sept ou huit divisions, en décrit finalement huit ou neuf, et oublie de son tableau la Flandre, la Bourgogne, la Franche-Comté, l'Auvergne et le Lyonnais, dont il parle pourtant par ailleurs.
- 21 Cette désinvolture n'est pourtant pas le point essentiel de la critique qu'on peut adresser aujourd'hui à Stendhal historien. Plus gênantes sont les considérations que le touriste fait, à plusieurs reprises, sur les races d'hommes. Le sujet lui importe. Dès les rues de Dijon, il distingue deux races bien différentes, celle des descendants des Kymris, « grands, élancés, lents dans leurs mouvements, à la parole traînante », et celle des descendants des Galls, ou Gaëls, avec leurs têtes rondes et leurs regards pleins de gaieté (MT, p. 62). Par la suite, à plusieurs reprises, le touriste détaille les différences entre les Galls, les Kymris, mais aussi les Ibères, reprenant mot à mot les descriptions proposées par le docteur William Edwards dans un livre intitulé *Des caractères physiologiques des races humaines considérées dans leur rapport avec l'histoire*, livre paru en 1829 et que le touriste qualifie de « lumineux<sup>11</sup> ».
- 22 Stendhal connaissait personnellement William Edwards, dont Michelet aussi était l'ami. C'était un homme de sa génération. Comme le touriste, Edwards avait d'ailleurs passé une partie de sa vie dans les Caraïbes, en l'occurrence à la Jamaïque, où il était né dans une famille de riches planteurs anglais. Il s'était marié en secondes noces avec une Française, avait lui-même obtenu la nationalité française en 1828 et vivait à Paris où il

était membre de l'Académie des sciences morales et politiques. William Edwards était l'aîné de vingt-huit frères et sœurs plus jeunes que lui, dont Henri-Milne Edwards, qui fit une belle carrière au Muséum d'histoire naturelle, et Edward Edwards qui, dans cette famille, était le véritable ami de Stendhal. En 1839, il créerait la Société d'ethnographie de Paris, dont Jules Michelet serait un des membres.

- 23 Inspiré par les débats sur la philosophie de l'histoire, William Edwards avait développé dans son livre le résultat des observations qu'il avait effectuées à l'occasion d'un voyage à travers la France, la Suisse et l'Italie. Lors de ce voyage, le naturaliste avait tenté de retrouver les traces des anciennes races dans les populations actuelles. Ce n'était pas facile, disait-il, car le climat, la civilisation et plus encore le croisement des races avaient altéré, au cours des siècles, les caractères physiques de chaque « groupe humain ». Mais enfin c'était possible et, surtout, Edwards critiquait sévèrement les historiens qui se refusaient à penser ce type de continuité : « En histoire, quand un peuple est conquis, qu'il a perdu son indépendance, qu'il ne forme plus une nation, il a cessé d'exister et dans ces révolutions politiques comme dans les bouleversements de l'ancien monde, on croirait que chaque époque désastreuse fait disparaître les races qui avaient subsisté jusqu'alors<sup>12</sup>. »
- 24 Contre cet aveuglement des historiens, Edwards prétendait donc retrouver dans la population de la France actuelle l'héritage des races les plus anciennes de l'Europe et, plus précisément, des races qu'Amédée Thierry, le frère d'Augustin, avaient identifiées dans son *Histoire des Gaulois*, parue en 1828. Dans ce livre, Amédée Thierry avait voulu faire connaître « une race de laquelle descendent les dix-neuf vingtièmes d'entre nous<sup>13</sup> ». Inspiré par le travail d'Augustin sur la conquête de l'Angleterre, Amédée était parti des différentes langues parlées sur le territoire français : non seulement les langues provenant du latin et de ce qu'il appelle « l'ancien idiome teuton », mais aussi le bas-breton et le basque. Ces langues lui avaient permis d'identifier des races anciennes : les Galls, les Ibères et les Kymris — que, à son avis, au terme d'un raisonnement un peu compliqué, on pouvait retrouver dans le texte de César. C'est à ces races principales que le docteur Edwards, fort de son voyage d'étude, conférait l'année suivante des caractéristiques physiques et morales soigneusement reprises par le touriste.
- 25 On peut se demander pourquoi Amédée Thierry et le docteur Edwards ne sont pas comptés au nombre de ces « historiens alambiqués, qui prétendent à des vues nouvelles et de génie, et que tout le monde sait vendus à l'espoir d'une place à l'Académie » (Amédée Thierry, en particulier, insistait lourdement sur le caractère nouveau de ses vues et toute sa carrière montre qu'il n'était pas insensible aux honneurs académiques). On doit surtout se demander pourquoi Stendhal, par-delà son amitié pour la famille Edwards, en faisait si grand cas.
- 26 L'intensité prise à cette époque par le débat sur les origines de la nation française constitue un facteur d'explication — intensité encore redoublée par le vif sentiment que, pour le dire comme le touriste, la France change vite : « par suite des chemins de fer, des bateaux à vapeur, et surtout de la liberté de la presse qui donne de l'intérêt aux journaux, dans peu d'années il n'y aura plus de Languedocien en France, plus de Provençal, plus de Gascon, on ne trouvera guère que des différences de races, lesquelles dureront plusieurs siècles. » (MT, p. 94.) Dans la France en perpétuelle mutation des années 1830, les races semblaient fournir un point d'appui stable :
- À de grandes distances, dans les familles, on voit les mêmes traits se reproduire d'une façon presque identique. Tel enfant ressemble parfaitement à son grand-père,



mort trente ans avant sa naissance, et il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Paris un Gaël ou un Kymri de race pure. (MT, p. 97)

- 27 De plus, les races gauloises offraient, aux yeux du touriste libéral, le moyen de penser les origines de la nation d'une façon toute différente de celle des historiens royalistes. À plusieurs reprises, le touriste s'en prend en effet aux « écrivains monarchiques » qui n'hésitent pas à « nous parler sans cesse de notre belle monarchie de quatorze siècles<sup>14</sup> » (comme si, du point de vue libéral du touriste, le baptême de Clovis pouvait être l'origine de quoi que ce soit). Ailleurs, il a également cette réflexion :

Les nigauds, ou plutôt les gens avisés, aidés par les simples, qui vantent aujourd'hui ces choses anciennes et veulent en rétablir les conséquences, disent à un homme de vingt ans : « Mon cher enfant, vous vous êtes nourri de lait à l'âge de six mois, et avec le plus grand succès, convenez-en ; hé bien ! Revenez au lait ».

- 28 Ce qui signifiait : puisque la France a eu, dans ses origines, une monarchie fondée sur la religion chrétienne, alors il faut qu'elle ait à nouveau, au XIX<sup>e</sup> siècle, un gouvernement monarchique et chrétien. Contre cette logique scandaleuse, le touriste utilisait les races gauloises pour rappeler que la France avait bien d'autres origines que la seule monarchie. Pour le touriste, les Gaulois sont « nos aïeux » (MT, p. 56) et c'est d'ailleurs ce qui justifie, à ses yeux, que « César est le seul livre qu'il faille prendre en voyageant en France » (MT, p. 15). Ainsi qu'Amédée Thierry et Edwards l'avaient dit, c'est dans César qu'on peut retrouver les caractères physiques et moraux des Galls, des Kymris et des Ibères, qui sont encore la vérité de la nation d'aujourd'hui, vérité sans rapport direct avec la forme du gouvernement.
- 29 C'est aussi pour prouver cela, ainsi que l'avait bien montré William Edwards, que le voyage en France était une nécessité. Le touriste ne voyageait donc pas seulement pour décrire la France qui changeait vite, ni seulement pour connaître les monuments et les documents du passé ou même pour célébrer, à travers tout le territoire, le véritable corps de la nation. Il était aussi à la recherche de ces races qui, selon Amédée Thierry et le docteur Edwards, étaient, bien davantage que la monarchie, aux origines de la France actuelle. Pour toutes ces raisons aussi, son récit de voyage était une œuvre d'historien.
- 30 Faut-il, pour autant, lire ainsi les *Mémoires d'un touriste* ? Au motif que le voyage du touriste était mû par des questionnements que partageaient les historiens de son époque, faut-il le lire comme le livre d'un historien ? Au risque d'invalider tout ce qui précède, il me semble que la réponse est : non. « Ceci n'est pas un livre d'exactitude », dit le touriste qui souhaite inscrire son récit, d'abord, dans le genre assez neuf, à l'époque, du récit de voyage littéraire. Il faut lui faire crédit de cette déclaration, qui doit nous empêcher de rechercher dans son texte une trop grande cohérence intellectuelle. Car, au même moment, Michelet, également voyageur en France, également libéral, également lecteur d'Amédée Thierry et du docteur Edwards, remettait à leur juste place les considérations sur le passé ancien des races gauloises. Michelet mentionnait les Galls, les Kymris et les Ibères, lui aussi, mais pour mieux faire des Gaulois des « grands corps mous, blancs et blonds<sup>15</sup> », ce qui n'étaient pas du tout une notation raciale, mais une métaphore reléguant les races gauloises au niveau des embryons. Contre la science des races, qui venait de faire sa timide apparition dans l'histoire, Michelet célébrait le travail de la liberté, cette « action de perpétuel enfantement » de la France sur elle-même, qui devait servir de guide, dans les siècles suivants, à tous ceux qui souhaiteraient éviter les pièges du déterminisme. C'est en cela que Michelet nous est utile encore aujourd'hui et qu'il peut, à bon droit, être considéré non seulement comme le créateur de l'histoire de France, ainsi que le disait Lucien

Febvre<sup>16</sup>, mais aussi comme le seul véritable historien, au sens moderne du mot, des années 1830. Le Stendhal des *Mémoires d'un touriste*, quant à lui, peut sans doute nous servir à beaucoup de choses, mais certainement pas de modèle de raisonnement historique.

---

## NOTES

1. Stendhal, *Mémoires d'un touriste* [1838], dans *Voyages en France*, édité par V. Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 144. (Désormais MT).
2. Sur tout cela, voir S. Venayre, *Les Origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 35-49.
3. E. Quinet, « Philosophie de l'histoire de France », *Revue des deux Mondes*, janvier-février 1855, p. 927.
4. S. Venayre, « Un exercice d'étrangement », dans Jules Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 133-157.
5. *Ibid.*, p. 199 et 259.
6. *Ibid.*, p. 291. Voir aussi cette remarque : « De nos jours, l'on croit faire de l'histoire, en exagérant les nuances que l'on rencontre dans les auteurs anciens, et l'on a osé écrire que le nom de Vercingétorix n'était prononcé dans Rome qu'avec épouvante. Quelque historien de même étoffe, cherchant ce même genre de gloire, dira peut-être dans deux mille ans, en parlant de la France au XIX<sup>e</sup> siècle, que le nom seul d'Abd el-Kader faisait pâlir les Parisiens. » (*ibid.*, p. 44.)
7. À ce sujet, voir Ph. Antoine, *Quand le voyage devient promenade. Écritures du voyage au temps du romantisme*, Paris, PUPS, 2010 et F. Wolfzettel, *Ce désir de vagabondage cosmopolite. Wege und Entwicklung des französischen Reiseberichts im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1986.
8. F.-R. de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* [1811], éd. J.- Cl. Berchet, Paris, Gallimard, 2005, p. 56. Sur l'anthropologie, voir M. Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Maspero, 1971.
9. Sur tout cela, voir S. Venayre, *Panorama du voyage. 1780-1920. Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 74-82.
10. P. Petitier, *La Géographie de Michelet. Territoire et modèles naturels dans les premières œuvres de Michelet*, Paris, L'Harmattan, 1997.
11. MT, p. 300, 309 et 336.
12. W. Edwards, *Des caractères physiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire. Lettre à M. Amédée Thierry*, Paris, Compère Jeune, 1829, p. 6.
13. A. Thierry, *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*, t. I, Paris, Sauteret et C<sup>ie</sup>, 1828, p. I.
14. *Ibid.*, p. 176.
15. Voir S. Venayre, *Les Origines de la France*, ouvr. cité, p. 88-96.
16. L. Febvre, *Michelet, créateur de l'histoire de France. Cours au Collège de France, 1943-44*, édité par B. Mazon et Y. Potin, Paris, Vuibert, 2014.

---

## RÉSUMÉS

Publié en 1838, *Mémoires d'un touriste* peut être lu comme le livre d'un historien, à une époque où l'identité sociale de l'historien n'est pas encore très bien fixée. Le touriste suit d'ailleurs l'actualité de la recherche historique, même si c'est souvent pour s'en moquer. Son voyage peut être interprété comme le voyage d'étude d'un historien, sur le modèle de ceux que faisait au même moment Jules Michelet. Comme le *Tableau de la France* de Michelet, le voyage du touriste est d'ailleurs une revendication libérale. Mais Stendhal, beaucoup plus influencé que Michelet par les théories de William Edwards et d'Amédée Thierry, constitue la race en facteur ultime d'explication historique. Contrairement à celle de Michelet, son expertise d'historien n'a, aujourd'hui, plus grand-chose à nous apprendre.

Published in 1838, *Mémoires d'un touriste* can be read as an historian book at a time when social identity of the historian is not yet established. The "tourist" incidentally follows the actuality of historical research, even if he mocks it. His journey can be interpreted as an historian's journey, according to the model of Jules Michelet's journeys. Like Michelet's *Tableau de la France*, the tourist's journey is besides a liberal's request. But Stendhal, more influenced than Michelet by William Edwards and Amédée Thierry's theories, establishes the race as a final historical explanation. Contrary to Michelet's historical expertise, Stendhal way of considering History has not a lot to teach to us.

## AUTEUR

### SYLVAIN VENAYRE

Université Grenoble-Alpes

LUHCIE EA n° 7421

Sylvain Venayre est professeur d'histoire contemporaine à l'université Grenoble Alpes, directeur du Laboratoire universitaire Histoire Cultures Italie Europe (LUHCIE). Il a récemment publié *Panorama du voyage. 1780-1920. Mots, figures, pratiques* (Paris, Les Belles Lettres, 2012), *Les Origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation* (Paris, Seuil, 2013) et *Une guerre au loin. Annam, 1883* (Paris, Les Belles Lettres, 2016).